

Les contes berbères de René Basset

Si le nom de René Basset est aujourd'hui quasiment tombé dans l'oubli, les contes berbères qu'il nous a légués suscitent toujours autant d'intérêt. L'éditeur parisien IbisPress, dont une partie du catalogue est consacrée à l'amazighité, vient de rééditer les Contes berbères publiés en 1887 et les Nouveaux contes berbères parus en 1897, en un seul volume préfacé par Guy Basset, le petit-fils du linguiste. Cette réédition fait suite à celle de l'essai sur la littérature des Berbères d'Henri Basset, fils de René, en 2007, chez le même éditeur. En introduction, une brève et précieuse étude critique de l'œuvre par Mohand Lounaci éclaire la démarche de l'éditeur et situe celle de René Basset dans son contexte historique.

Au XIX^e siècle, la collecte des textes de la littérature berbère est indissociable de la conquête et de l'assise du pouvoir colonial qui requièrent l'une et l'autre une connaissance des populations soumises. Ce sont d'ailleurs les adminis-

trateurs civils qui vont, parmi les premiers, s'intéresser aux langues berbères et créer des bureaux arabes chargés, via les interprètes et les militaires, de recueillir données linguistiques, contes et poèmes. Dans cette collecte, les religieux ne sont pas en reste et les textes du Hoggar, rassemblés par Charles de Foucauld, illustrent l'intérêt de l'époque pour la préservation du patrimoine berbère. Le paradoxe réside dans la volonté de conservation d'une culture jugée inférieure et à ce titre vouée, pense-t-on, à la disparition. Autre paradoxe mis en évidence par Mohand Lounaci dans son introduction : «Les études coloniales sur les populations berbères ont été le premier pas vers une affirmation identitaire qui conduira à la constitution et à la revendication des identités nationales, et des nationalismes dans les pays du Maghreb.»

Ainsi, les travaux de René Basset ont été l'occasion pour des chercheurs comme Ben Sedira et Boulifa de se pencher sur les études berbères. C'est au cours de différentes

missions scientifiques organisées à la demande du gouverneur général d'Algérie que René Basset, folkloriste alors mondialement connu, sillonne tout le territoire de la colonie algérienne jusqu'en Tunisie, Libye, Maroc et même Saint-Louis du Sénégal. Sur le terrain, il recueille les textes auprès d'informateurs dont la plupart sont des notables des tribus.

Les communications lui sont soit dictées, soit faites par écrit en arabe. La collecte sur le terrain est complétée par une étude de manuscrits et de diverses publications conservés à la Bibliothèque nationale de Paris comprenant, entre autres documents, des textes en kabyle et en chleuh.

Un autre courant de pensée imprime son caractère spécifique à ces recherches. Il s'agit de la théorie diffusionniste selon laquelle les différentes cultures auraient toutes une seule et même origine qui se serait propagée dans le temps et dans l'espace.

Ainsi la grille de lecture des chercheurs de l'époque renvoie-t-elle aux cultures grecque et latine. Et l'on

retrouve dans les notes de René Basset ces références multiples et érudites ainsi qu'une étude comparative entre les différentes traditions berbères.

La présente réédition rassemble 133 textes, contes, poèmes, chansons et énigmes, dans leur traduction française, classés par thèmes. Les notes de René Basset et les bibliographies figurant dans les éditions originales sont quant à elles disjointes de la publication et mises à la disposition des lecteurs sur le site Internet de l'éditeur.

Les catégories traitées sont identiques dans les deux tomes : contes d'animaux, légendes religieuses, légendes historiques, contes merveilleux, contes divers, chansons, proverbes et énigmes. Les contes d'animaux se concentrent pour l'essentiel sur la figure du chacal, un personnage central dans la tradition orale berbère. René Basset évoque à ce propos Le Roman de renard et la tradition médiévale de critique sociale. Autre figure, celle du hérisson. A son sujet, Mohand Lounaci

remarque : «Il est en quelque sorte assez proche de l'idéal d'humilité, de simplicité et de ruse que se doit d'avoir un homme pour survivre. Pour le locuteur berbère, le hérisson est un autre soi-même.» Les légendes religieuses sont des récits de vie des saints locaux mais aussi celles des prophètes Aïssa, Salomon, Mohammed ou l'ange Gabriel tandis que les légendes historiques sont des récits de fondation – Alger, Cherchell, etc. — Quant aux contes merveilleux, relatifs aux trésors, aux djinns et aux fées, ils sont pour la plupart tirés des traditions orales du Mzab, de Ouargla ou de la Kabylie.

Miroir social, reflet de la psychologie d'un peuple, les contes de René Basset sont un document incontournable pour tous ceux qui cherchent à décrypter, au travers des traditions, les caractères de notre algérianité.

Mériem Nour

Contes Berbères, Kabylie, Aurès, Sous, Mzab, Ouargla, Figuig, Rif, Cherchell, René Basset, IbisPress, 2008.

SIGNET

De père en fils

Les Basset sont, de père en fils, attachés à l'étude de l'Algérie de façon générale et de la Kabylie en particulier.

Le travail de René Basset, linguiste, sur la langue, la poésie et les contes kabyles a non seulement inspiré des vocations, y compris dans le monde berbère lui-même, comme Boulifa, mais il a survécu à toutes les tornades de l'histoire et reste lisible par-dessus la patine des temps. Bernard Cesari, patron d'Ibis, vient de le rééditer.

Il remet au goût du jour des textes recueillis à l'aube des recherches berbères. Une préface brillante de Mohand Lounaci, un jeune chercheur plein de mordant, contextualise le travail de René Basset.

L'édition est accompagnée d'un texte de Guy Basset, petit-fils de René, qui a reçu en quelque sorte en héritage l'Algérie de la recherche linguistique. Il ne sera pas linguiste, lui, mais il se reliera au pays de ses ancêtres par un autre biais : celui d'Albert Camus, dont il est un des spécialistes.

Une histoire sous forme de trame familiale qui n'en finit pas de se poursuivre pour le plus grand bien de la recherche.

Bachir Agour

INTERVIEW DE GUY BASSET

«L'étude de l'Algérie en héritage»

Le Soir d'Algérie : Comment, s'agissant de votre lignée, l'attrait pour le monde berbère et plus précisément pour la terre d'Algérie peut-il se transmettre de génération en génération ?

Guy Basset : Entre René Basset et ses fils, la transmission s'est faite quasi naturellement : les fils se sont lancés dans des études de lettres et partagent avec leur père un attrait certain pour la civilisation comme pour la grammaire et la littérature. Tous trois ont su communiquer dans leur famille l'intérêt de leur métier d'enseignant et de leurs champs de recherche. Je suis moi-même un représentant de la troisième génération. Je n'ai connu ni mon grand-père, René Basset, ni mon oncle, Henri, décédé peu après son père, ni mon oncle André, dont je n'ai que des souvenirs d'enfant. C'est donc indirectement par des conversations avec mes tantes et avec mon père que s'est faite, pour moi, la transmission. Et puis il y avait les livres écrits par des membres de la famille qui subsistent toujours dans les bibliothèques familiales et que la curiosité vous pousse à ouvrir. En décidant de faire des études philosophiques, j'avais conscience de renouer un fil littéraire sans vouloir chercher à me couler dans un moule familial. C'est en fait par Camus — Noce, comme les articles *Misère dans la Kabylie* — que l'Algérie a continué à m'intriguer. Ce n'est que peu à peu que j'ai commencé à valider et étoffer des souvenirs familiaux par des lectures extérieures scientifiques. Mais, dans ce domaine, je ne suis qu'un autodidacte n'ayant jamais appris ni l'arabe ni le berbère. Mon père avait passé son enfance en Algérie. Il en parlait peu et avait quitté ce pays un peu après 1920. J'ai moi-même attendu 2006 et le colloque sur «Albert Camus et les lettres algériennes» pour m'y rendre. La nostalgie, la nostalgie, selon l'expression de certains, ne m'habitait donc pas mais j'étais plutôt animé de la curiosité de voir vivre un pays en marche.

Quel(s) intérêt(s) les œuvres de René Basset, puis celle de ses fils Henri et André ont-elles pour les lecteurs d'aujourd'hui ?

Je suis mal placé pour répondre à cette question. Leurs œuvres bénéficient de ma part — c'est normal — d'un préjugé favorable, je risque donc

de ne pas être objectif. Je n'oublie pas, en outre, qu'elles appartiennent au contexte de leurs époques marquées aussi par les ambiguïtés de l'ère coloniale. Il vaudrait mieux poser cette question à leurs lecteurs ou à des spécialistes. Les aspects purement linguistiques de l'œuvre de René Basset, comme la majeure partie de celle de son fils André sont très techniques et m'échappent donc. Je suis très frappé cependant de l'aura dont les trois œuvres bénéficient : j'en vois la preuve dans les références que je croise dans tel ou tel article ou livre spécialisé et dans les réimpressions qui ont lieu régulièrement — plus particulièrement depuis une dizaine d'années —. Je ne peux pas non plus croiser tel ou tel spécialiste de ces domaines arabes ou berbères sans qu'on me pose rapidement la question de savoir si je fais partie de «la famille».

Quels souvenirs garde-t-on dans votre famille de vos illustres parents ?

Si je compte bien, la famille Basset a enseigné le berbère en Algérie, au Maroc et en France sans interruption pendant près de trois quarts de siècle, des années 1880 à 1956 et certains membres de ma famille sont restés en Algérie, jusqu'après l'indépendance. Comment voulez-vous que cela ne laisse pas des souvenirs dont on puisse parler dans les «chaumières» ? Il y eut ainsi des souvenirs qui se sont transmis oralement : la vie à Alger, la stature d'enseignant, le milieu culturel de l'époque, les anciens élèves dont certains, en reconnaissance de ce qu'ils avaient reçu, sont restés en relation avec certains membres de la famille... On ne manque pas aussi d'évoquer à l'occasion dans la famille que René Basset fut le mentor de l'œuvre linguistique du Père de Foucauld, qu'il en a commencé la publication et que son fils André l'a terminée. La génération des petits-enfants de René Basset — à laquelle j'appartiens et dont les aînés conservent des souvenirs directs de lui — a beaucoup entendu parler par leurs parents de lui, de ses amitiés, de ses réseaux de relation, de son travail incessant et exigeant pour tous y compris ses enfants. Il en est de même avec les figures d'Henri et d'André (décédé maintenant il y a plus de 50 ans !), mais cela s'estompe un

peu avec le temps et les générations suivantes. Cependant, il existe souvent une réelle curiosité à leur égard, tout particulièrement auprès des littéraires de la famille ou de ceux qui, professionnellement, sont en contact avec les pays d'Afrique du Nord. Des rencontres extrafamiliales se chargent parfois de réactiver et d'aiguiser notre curiosité pour cette histoire familiale. Nous sommes aussi fiers que leurs noms figurent dans le Larousse en dix volumes !

Vos études sur Albert Camus sont réputées. Qu'est-ce qui motive votre intérêt pour l'écrivain ?

J'ai commencé à lire l'œuvre d'Albert Camus très tôt, au sortir de l'adolescence, au début des années 60, dans l'émotion de sa disparition tragique. J'y trouvai à la fois une qualité d'écriture — un style, dirait-on —, une conception de la littérature complète (théâtre, roman, essai) et un engagement dans la vie quotidienne à travers les combats pour la justice dans lesquels il s'engageait pleinement. Depuis, je n'ai cessé de m'imprégner de son œuvre, d'y revenir avec une tendresse toute particulière pour le lyrisme qui émane de ses textes. Noce est un des textes que je relis régulièrement. La rencontre un peu plus tard avec Edmond Charlot, son premier éditeur à Alger, avec qui j'ai eu la chance de travailler quasi quotidiennement pendant deux ans à Izmir (Turquie), est venue conforter cet attrait. Impossible aussi de fréquenter Camus sans «plonger dans la Méditerranée», sans se confronter avec l'Algérie dans toutes ses composantes géographiques et humaines.

Bibliographie

René Basset est né en 1855, à Lunéville dans le nord-est de la France. Diplômé de l'Ecole des langues orientales en arabe, turc et persan, il a enseigné l'arabe et le berbère à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger dont il fut le directeur à partir de 1894, puis le doyen jusqu'à sa mort en 1924. Il a fait d'Alger une référence internationale en matière d'études orientales. Il est l'auteur de cinq livres de contes et légendes, arabes, berbères et africains et de 1001 contes, légendes et récits arabes, ces derniers ont été réédités chez José Corti en 2005. Ses deux fils, Henri Basset (1892-1926) et André Basset (1895-1956) se sont également illustrés dans la recherche, le premier en tant que spécialiste de la civilisation musulmane qu'il enseigna à Alger et à Rabat, le second pour ses études sur la langue berbère qu'il enseigna successivement à la Faculté des lettres d'Alger puis à l'Ecole des langues orientales à Paris.



Photo : DR

Guy Basset

Cela m'a incité à m'intéresser globalement à la vie de son époque, aux signes avant-coureurs littéraires et politiques de l'avenir de l'Algérie mais aussi à revenir à des temps antérieurs, ceux des René, André et Henri Basset qui, tous les trois, ont marqué la Faculté des lettres d'Alger. Après, tout n'est qu'une question d'opportunités et j'ai rejoint à sa création la Société des études camusiennes dont l'objectif est de contribuer à assurer sous diverses formes le rayonnement de l'œuvre d'Albert Camus. Il est bien légitime quand on s'intéresse et aime un auteur, en l'occurrence Camus, de vouloir partager avec d'autres sa passion, ses découvertes, ses interrogations, de les écrire, de les publier.

Propos recueillis par Mériem Nour

INTERVIEW DE BERNARD CESARI, EDITEUR :

«Comprendre les paradoxes d'une époque»

Le Soir d'Algérie : Pourquoi rééditer aujourd'hui les contes de René Basset ?

Bernard Cesari : D'une part, historiquement, c'est l'un des premiers ouvrages importants sur les contes berbères. D'autre part, il présente l'avantage de proposer des contes de différentes composantes du monde berbère alors que beaucoup de travaux ne se sont intéressés qu'à telle ou telle région. Cet aspect comparatif est d'autant plus intéressant que René Basset était aussi spécialiste de l'Afrique noire, de l'Éthiopie et du monde bantou. Ce travail est donc incomparable par rapport à la multitude de petits travaux sur les contes relevés par-ci, par-là, qui n'ont d'intérêt que local. Par ailleurs, c'est beaucoup plus qu'une réédition. Certes, nous republions les contes traduits tels qu'ils figuraient dans les deux éditions de 1887 et 1897 (évidemment difficiles à trouver) mais nous les faisons précéder par deux importantes introductions écrites spécialement par Guy Basset et Mohand Lounaci, et nous les faisons suivre par une bibliographie à jour sur le sujet. De plus, nous mettons sur internet, gratuitement, les notes et les textes originaux qui étaient parus dans plusieurs revues de 1885 à 1896.

Parallèlement aux rééditions d'études novatrices comme celles de René et Henri Basset ou celle de Martial Rémond, vous publiez des ouvrages actuels sur divers aspects de la culture berbère. D'où vient cette ouverture sur le monde berbère ?

C'est un peu le hasard qui m'a fait croiser Mouloud Mammeri un à deux ans avant sa mort. A travers lui, j'avais perçu qu'il y avait là une culture riche et originale. J'avais réalisé une police de caractères pour la transcription en caractères latins de l'arabe et du berbère et cette police de caractères avait été utilisée par l'équipe de Mouloud Mammeri pour sa revue *Awal*. C'est à cette occasion que j'ai rencontré le regretté Mouloud Mammeri.

Vous publiez aussi des essais en rapport avec l'Afrique saharienne et subsaharienne. Quel est votre lien personnel avec l'Algérie d'une part, l'Afrique d'autre part ?

J'ai été coopérant pendant deux années à Annaba en 1978-1980. J'avais apprécié ce pays et je m'étais rendu compte que l'édition locale était très faible. Le rapport aux livres n'était pas très consistant en ce sens que les livres importés, en dehors des manuels scolaires, ne correspondaient pas à mon avis aux besoins de la population et des étudiants. En revanche, les manuels scolaires et universitaires étaient eux très bien diffusés. D'autre part, de nombreux Français s'intéressent à l'Algérie et en Algérie nombreux sont ceux qui s'intéressent à la culture en langue française. Et je pense que la langue française n'est pas la moins bonne pour exprimer la culture algérienne. Quand j'ai quitté l'Algérie, c'était pour l'Afrique noire.

J'ai vécu de 1980 à 1985 à Abidjan puis j'ai travaillé dans 7 à 8 pays d'Afrique pour des périodes de quelques semaines où j'ai fait des installations d'unités d'édition spécialisées dans le développement. A cette occasion, des liens se sont tissés.

Pourquoi ce nom, IbisPress ? Et la devise de votre maison d'édition : Le livre est une rencontre ?

L'ibis est un oiseau, ce qui n'est pas désagréable. Un oiseau qui se trouve sur tous les continents et qui se dit pratiquement de la même façon dans toutes les langues sans qu'il soit nécessaire de le traduire. Il correspond aussi à un dieu de l'Égypte ancienne. Autant de raisons pour choisir ce nom. La devise de la maison : Le livre est une rencontre, car le livre n'a de raison d'être que s'il est une rencontre entre les gens, c'est-à-dire entre les auteurs et les lecteurs, entre les lecteurs eux-mêmes et l'éditeur.

Quels lecteurs ciblez-vous à travers vos publications ?

C'est toujours un pari. Le lecteur ciblé est un lecteur cultivé mais pas nécessairement érudit. Qui s'intéresse à la culture mais qui n'a pas besoin d'être érudit. Il n'y a pas de pédanterie dans les écrits mais il y a quand même la nécessité d'aller au-delà des images. Donc, c'est un lecteur cultivé mais qui peut être moderne et jeune.

Pensez-vous que l'intérêt pour l'amazighité grandisse en France aujourd'hui ?

J'ai été un peu déçu par la réponse des lecteurs aux ouvrages sur le monde berbère dans la mesure où l'amazighité est un peu trop locale. Lorsque j'ai fait un ouvrage sur Sidi Aïch, il s'est très bien vendu pour les gens de Sidi Aïch. Mais les gens de la vallée d'à côté ne se sentent pas concernés. Encore moins par un ouvrage qui concernerait le Rif ou les Chleuhs par exemple. Si quelques intellectuels essayent de réunir difficilement les pièces du puzzle malheureusement le lecteur reste, lui, un peu trop dans son univers de départ. La plupart de mes livres sont plutôt achetés par des Français proches du monde berbère que par des Berbères eux-mêmes, notamment par des Françaises mariées à un Berbère qui vont le lire puis l'offrir à leur mari. Mais cela marche assez peu en sens inverse, malheureusement. Il y aurait plus de lecteurs si les Berbères eux-mêmes achetaient les livres puis les offraient ensuite à leur femme pour montrer que leur culture est bien vivante.

Les publications concernant le monde arabe trouvent-elles un écho plus favorable ?

Le monde arabe n'est pas un monde dont la littérature est florissante puisque la plupart des pays arabes ont un nombre de nouveaux titres extrêmement faibles. Par contre, ils ont un nombre d'exemplaires de reproductions extrêmement élevé ; autrement dit, peu de novations et beaucoup de réimpressions.

Ce qui est l'inverse de ce que souhaite l'éditeur, et de ce que souhaite l'auteur. On est dans une répétition comme si cette société était un peu bloquée sur des schémas qui ont du mal à avancer.

Il y a deux ans, vous avez créé la collection Témoins et acteurs. A ce jour, elle comprend deux titres, Duverrier et Serge Michel et à paraître en 2009, Vigné d'Octon. Pourquoi cette collection, pourquoi ces personnages ?

L'objectif se résume dans cette phrase : au travers d'une vie, un moment de l'histoire. J'ajoute sur le site internet : comment comprendre les paradoxes d'une époque à travers les contradictions vécues par un personnage, loin des mythes. Je pense qu'il est difficile d'écrire aujourd'hui des livres d'histoire qui ne soient pas quelque peu imprégnés de mythes. Il est difficile lorsque l'on parle d'une époque de montrer à quel point ce sont les contradictions qui éclairent l'époque. On risque dans un tel travail de ne pas faire apparaître le sens. Par contre, si on prend un personnage qui, lui, vit des contradictions, les dépasse et qui, d'une certaine façon, est lui aussi dépassé par ces contradictions, on peut montrer à quel point l'histoire est toujours incertaine. Ceux qui prétendent le contraire sont victimes d'une compréhension simpliste de l'Histoire. Donc, c'est une option en ce qui concerne les biographies qui est à l'opposé des biographies mythiques des grands personnages. Ce ne sont pas les grands personnages qui font l'Histoire. On fait l'Histoire, a posteriori autour des grands personnages, car c'est sécurisant pour le commun des mortels. En réalité, l'Histoire est faite d'une série d'événements dont beaucoup sont dus au hasard, qui sont portés par les uns, subis par les autres. Ce n'est qu'à travers le vécu contradictoire que l'on peut avoir un éclairage précis. Ceci s'applique également aux périodes récentes notamment concernant les rapports entre la France et l'Algérie. Il n'y a pas UNE ni DES vérités. L'objet de l'Histoire n'est pas de chercher des vérités pas plus que l'objet de la médecine n'est de chercher la vie éternelle. L'objet de l'Histoire est d'éclairer des contradictions. Voilà pourquoi je publie des ouvrages qui mettent l'accent sur les contradictions.

Quelle stratégie doit adopter un petit éditeur pour survivre face à un système dominé par les grands groupes de presse et d'édition ?

Je ne suis pas sûr qu'il y ait une stratégie qui permette de survivre. Pour exister, il faut déjà avoir des idées claires sur la ligne éditoriale. Il faut aussi avoir un lectorat fidèle qui comprenne cette originalité, ce qui est très long, cela peut prendre parfois dix ans. Il faut que le bouche-à-oreille fonctionne et que les auteurs et les lecteurs créent une sorte de communauté qui permette de fédérer ces derniers. Si tout le monde s'interroge sur la survie du livre en tant que document papier,



Photo : DR

Bernard Cesari.

notamment dans les pays qui ont une grosse industrie de l'édition, qu'en est-il des pays du Sud ? Les pays du Sud qui n'ont que des petits éditeurs n'ont pas les mêmes problèmes que les pays du Nord qui ont une industrie avec de très forts tirages. Deux choses vont intéresser les pays du Sud. C'est la possibilité d'accéder à des livres en format électronique via le net sans avoir à supporter les coûts et les délais de transport. Reste la difficulté du paiement en ligne. Ce n'est pas une difficulté majeure car beaucoup se débrouillent lorsqu'ils souhaitent importer un produit d'Europe : un frère, un cousin font souvent l'achat par carte bleue pour leur propre compte. La seconde possibilité, ce sera celle pour des éditeurs d'Algérie, de mettre en ligne des ouvrages qui pourront être achetés par des lecteurs européens ou situés en Europe. Je pense qu'il y a un grand avenir dans ces deux pratiques car ce qui empêche le commerce du livre ce sont les coûts de transport, les frais de douane ou les blocages en douane ou le fait qu'il n'y ait pas de flux réguliers d'import, d'export et de diffusion de livres. Il n'y a pas de circuits efficaces de diffusion de livres étrangers en Algérie, ni de circuits efficaces de diffusion de livres maghrébins en France. Sans tomber dans la paranoïa, on peut constater au minimum que rien n'est fait pour remédier à cet état de choses. En revanche, internet qui, en grande partie, échappe aux pouvoirs, pourra aussi suppléer à l'absence de ces circuits. Il est évident aussi que dans le cadre de la mondialisation, l'Algérie ne restera pas éternellement à l'écart des circuits de convertibilité des monnaies. Le problème de la cherté ne sera pas directement résolu par l'internet encore qu'il y ait déjà des milliers et des milliers de textes du domaine public qui sont disponibles gratuitement sur internet, ainsi que beaucoup de cours d'université, des encyclopédies, des dictionnaires.

Propos recueillis par M. N.

Actucult

SALLE EL-MOUGGAR
Aujourd'hui 14h et 16h
Sumas y restas, de Victor Gaviria).
18h et 20h
Parapalos, d'Ana Poliak.
PALAIS DE LA CULTURE
Premier Salon d'automne
Jusqu'au 23 décembre 2009

Salle 4 à 10h et 18h
Exposition de peinture, sculpture et photographie
Jusqu'au 21 novembre à 10h et 18h à la salle 1 et 2.
Exposition des arts traditionnels turcs en collaboration avec l'ambassade de Turquie.
Aujourd'hui à 19h
À l'auditorium
Défilé de costumes de l'histoire des civilisations anatoliennes en collaboration

avec l'ambassade de Turquie.
CENTRE CULTUREL FRANÇAIS
Conférences
Aujourd'hui à 14h30
«Culture et mondialisation», par Jean Tardif, professeur d'anthropologie, délégué général de l'association internationale Planet Agora.
Dimanche 23 novembre à 17h

La poésie andalouse, «demeure» des cultures, par Mostefa Harkat, professeur à l'université d'Alger et Saâdane Benbabaâli, maître de conférences à Paris III.
THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN
Aujourd'hui à 15h
Présentation de la pièce théâtrale *El louaba* (le jouet) du Théâtre régional de Constantine.

Vendredi 21 novembre à 10h
Présentation de la pièce théâtrale pour enfants *La paix* du Théâtre régional de Constantine.
VENTE-DÉDICACE
Librairie Média-Plus
Aujourd'hui à 14h
Azzedine Mihoubi signera son nouveau recueil de poèmes *Assfar Al Malaïka*, paru aux éditions Al Baït pour la culture et les arts.